

## DANS LES ANNÉES PROFONDES

Ce récit, qui a la forme la plus simple possible, est perpétuellement creusé d'abîme sans qu'il y ait aucun procédé décelable pour expliquer ce trou qui est sans cesse devant nous. Une des choses qui me frappe, en relisant ce livre, c'est à quel point, au fond, Jouve est méconnu, je veux dire que ce monde très particulier de Jouve, on l'a attribué à un certain nombre d'autres gens – Bataille, par exemple – et que chaque fois que j'ai pris Jouve (*Paulina*, récemment *Hécate* que je n'avais pas lu ou *Dans les années profondes*), ce qui est frappant c'est que cette violence propre à Jouve me paraît littérairement supérieure à celle de Bataille, et l'inexplicable est : pourquoi ne fonctionne-t-elle pas comme l'autre ? Ce que vivent ces deux personnages, le jeune homme de dix-sept ans amoureux de cette femme, Madame de Sannis, qui en a quarante ou quarante-cinq, c'est la passion dans le suspens, en quelque sorte, c'est-à-dire que pour lui – pour elle c'est moins net parce que c'est lui qui parle – ce qui importe c'est le retardement, la suspension, et toute la violence de la passion est là, dans ce suspens. Il retarde sans cesse l'accomplissement, au fond, parce que l'abîme est dans l'attente et il semble qu'une fois la promesse accomplie, il n'y aura que la dérobade. Finalement la dérobade se produit dans la mort du personnage de la femme. Une des choses les plus à la mode c'est le manque, un érotisme du manque, le manque dans ce suspens, encore que pour les personnages, il n'est certainement pas vécu comme cela. Pour Léonide, le jeune homme, il n'y a pas manque : il y a une espèce d'accélération passionnelle qui va trouver son accomplissement, bizarrement, dans la mort de l'autre. Peut-être que la passion n'est que l'expérience de la mort...

Ce qui est le plus étrange, peut-être, dans cet érotisme, c'est le dédoublement, c'est-à-dire qu'au premier regard, quand Léonide rencontre Hélène dans la montagne, il est tellement frappé, par sa beauté, dit-il, qu'il ne voit pas son visage. La beauté est entièrement reportée sur le geste, sur la présence, sur une espèce d'harmonie du corps, disons, et ensuite la seule chose qui le fascine pendant très longtemps est la chevelure. La chevelure n'est pas la femme, elle est ce qui couvre la femme, elle est sa matérialité. C'est un jeune homme qui rêve d'amour, au sens le plus platonique. Chez lui, l'amour charnel n'existe pas encore, il ne le connaît qu'à travers cette chevelure. Ce qui est étrange c'est qu'à un moment donné, il explique que cette chevelure, au fond, c'est lui. Son propre désir est tellement reporté sur l'autre qu'il devient l'autre. Il en prend conscience au moment où le mari revient et il se dit : le mari a peut-être la femme mais il ne peut pas avoir la chevelure puisque la chevelure c'est moi, ce qui assez fantastique !

Il n'est pas indifférent de penser aux peintres que Jouve a appréciés et qui étaient, à cette époque, Balthus et Sima. Les nus de Sima des années 1928-30 ressemblent assez à cela, ils m'ont toujours fait le même effet. Je pense à des gravures de Sima où l'on voit un corps sans tête avec une chevelure, qui ressemble à la première rencontre d'Hélène de Sannis et de Léonide, où la beauté n'est rapportée à aucune partie du corps et émane de toute la présence. Cette figure a un pouvoir érotique indéfinissable et très violent.

Dans *Paulina* il y a un interdit évident. Dans le cas de ce roman, l'interdit pourrait être le fait qu'Hélène de Sannis est mariée mais, en fait, ça ne joue absolument pas. Je ne sais pas où est l'interdit, c'est peut-être ce qui rend le livre difficilement abordable. Il dissémine continuellement son effet parce qu'on ne sait pas où se situe la barrière. Elle n'est que dans la pensée que chaque personnage a de l'autre et de lui-même.

Le mari est beaucoup plus le mâle que le père car ce que Léonide admire dans Hubert, le mari, c'est le chasseur. Hubert de Sannis a l'habitude d'aller chasser les bouquetins dans la montagne. Il revient un soir suivi d'un valet qui porte le bouc et qui est complètement ensanglanté. La vision de cet homme qui marche devant, suivi du sang qu'il a versé, le fascine. C'est cet homme-là qui fait l'amour à la femme qu'il aime, chose qu'il trouve assez naturelle. Hubert de Sannis est le sexe de Léonide, en quelque sorte, sexe qu'il n'accepte pas de vivre et qu'il transfère en écrit.

Bernard Noël

(Ces propos sont extraits de l'émission *Les samedis de France Culture* que Claude Esteban consacra le 13 mars 1976 à Jouve qui venait de disparaître.)